

« sons sentimentales... la pudeur... ou quel-
 « que raison de ce genre... On va jusqu'à par-
 « ler de l'inviolabilité de la nature : comme
 « si la science n'avait d'autre but que de la
 « rectifier, de la combattre même.

« Mais je m'aperçois que je me suis éloi-
 « gné de chez moi... Enchanté d'avoir fait
 « votre connaissance. »

Et M. Rouff descend de l'omnibus.

VII

« SLEEPTALKING! »

I

Quelle série d'incohérences ! pensai-je ;
 il est fou...

Ayant quitté l'omnibus, comme je passais
 à pied près de la maison de Betsy, sa con-
 cierge, M^{me} Dubois, courut après moi.

— Ah ! monsieur, si vous voyiez comme
 elle est malade, mam'zelle Betsy !... Hier
 soir, elle était si faible qu'elle ne pouvait
 monter l'escalier ; au deuxième, elle s'est
 affaissée... Il a fallu que mon mari et moi

l'emportions dans nos bras jusqu'à sa chambre. Ej'fait ce qu'j'pu pour la soigner. Ej'voulais appeler près d'elle un médecin, mais mam'zelle s'y est opposée, disant que ça ne serait rien. Tout d'même elle reste au lit, peut pas se tenir debout; elle est pâle, exténuée... on dirait qu'elle a du chagrin... Pourquoi ne montez-vous pas lui faire compagnie un instant?... La pauvre fille!...

Impossible de ne pas me rendre. Tout en digérant par l'escalier les apitoiements de la concierge, je me rappelais que la mienne, ma concierge — rien ne se fait à Paris sans l'intermédiaire de ces dames — m'avait dit que Betsy était allée me demander à sa loge plusieurs fois ces jours derniers. Fidèle à la consigne que je lui avais donnée, elle répondait toujours à Betsy que je n'étais pas là. Une fois — c'était le soir — voyant de la cour ma fenêtre éclairée, Betsy s'en étonna. Comment se faisait-il qu'il y eût en mon absence de la lumière dans ma chambre?

La portière savait bien que j'y étais, mais elle reprit :

— C'est M. Philippe qui est à étudier dans la chambre de M. Robert.

Alors Betsy resta quelques instants dans la cour, les yeux vers ma fenêtre éclairée, puis partit très triste et ayant l'air de ne pas douter qu'on la trompait.

En même temps, je me souvenais de mon éloignement pour elle pendant les derniers jours : mon air de ne pas la voir lorsque je me trouvais près d'elle dans les cours ou les travaux... Enfin, n'était-ce pas Betsy, cette femme qui semblait me guetter certains soirs à la sortie du restaurant, dissimulée dans la baie d'une porte voisine? Et ne m'étais-je pas mis à marcher vite, comme pour la fuir?

Je frappai doucement à sa porte... pas de réponse. Inutile de chercher à m'annoncer à coups de sonnette... il n'y a pas de sonnette pour les mansardes. La clef était à la porte... je la tournai et, m'arrêtant dans le petit carré sombre :

— On peut entrer?

Sa voix arriva à mon oreille dans une rumeur confuse. J'avançai timidement jusqu'à son lit, je tendis la main à Betsy; sa main ne vint pas vers la mienne, et cependant elle parlait, disait je ne sais quoi, indistinct, saccadé.

— Elle dort, me dis-je. J'allai à la lucarne, ouvris les rideaux de cretonne qui assombrissaient l'alcôve, et une bande de lumière crépusculaire se projetant sur le lit, éclaira faiblement le visage de la malade. Elle dormait, en effet; les paupières abattues dans une contraction violente, la façon dont elle ramenait la couverture jusqu'à son cou de ses mains crispées, me rappelèrent les phénomènes somnambuliques que j'avais eu occasion d'observer chez une jeune névropathe dans un hôpital de Paris.

En même temps, tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu, publié en Angleterre et en France à propos de ce grand inconnu de la biologie humaine : *le sommeil*, vint à mon esprit en points d'interrogation.

Le sommeil est-il une *fonction* ou un *état* du cerveau? Est-il vrai que le sommeil soit pour l'homme une cessation de la vie de relation? Qu'est-ce que devient l'âme pendant le sommeil? Se replie-t-elle, rentre-t-elle en elle-même comme voulait Hypocrate, ou bien, au contraire, se déploie-t-elle, gagne-t-elle en tension et s'épand fortement en dehors des sens?...

Betsy parlait toujours; elle était donc dans l'état de *sommeil actif* dont parlent certains psychologues. L'imagination, secondée ou non par la volonté, agit sur un organe qui remue et fonctionne comme dans la veille. Des fois l'action se produit sur les organes de locomotion : le sujet est « somnambule. » D'autres fois ce sont les organes de la parole qui en sont ébranlés, et alors l'individu porte un nom anglais : *sleeptalking*, comme si on disait : « dormeur-parlant. »

La parole du *sleeptalking* est susceptible d'être dirigée, soumise au rythme alternatif du dialogue. On l'interroge, on lui com-

mandé au besoin de répondre, et la conversation s'engage; alors le dormeur entre dans une seconde phase du sommeil actif : c'est le somnambulisme provoqué qui se rapproche de l'état hypnotique. Il y a une profonde volupté toute spirituelle à provoquer cet état. Parler à un *sleeptalking*, c'est dérouler son passé, étaler sous nos yeux tout ce qu'il porte en lui de mystère : c'est mettre à nu son âme et sa vie.

II

— Pauvre mère ! dit Betsy.

Je me tenais près de son lit, penché vers elle.

— La voyez-vous? fis-je; la voyez-vous? répondez.

— Oui, je la vois, dit Betsy; elle est à coudre dans la petite salle de la maison, en face de la table chargée d'ouvrage... Moi, je

couds aussi près d'elle... je suis fatiguée... le désir me tourmente de lire le livre qu'on vient de me prêter... *Leçons sur la nature*.

— Alors?

— Je me lève... je pose mon ouvrage sur la table... et me mets à lire dans le jardin, sous la tonnelle...

— Continuez.

— Tout à coup j'entends le bruit des pas de mon beau-père, qui entre dans la salle...

— Et puis?

— Sa voix qui me demande et s'écrie : « Elle te laisse travailler seule, cette fatigante... Je parie qu'elle est par là, le nez dans ses livres... » Et avant que j'aie le temps de cacher mon volume... il tombe sur moi, me l'arrache des mains et me bat...

Betsy s'interrompt, ses mains remuèrent; tout son corps s'agita sous la couverture.

— Que faites-vous, alors?

— C'est la seconde fois qu'il me bat... Je ne puis plus rester dans cette maison... Je dis adieu à ma mère... « Où vas-tu? dit-

« elle en pleurant... » « Je ne sais pas... Je vais à pied du côté de Paris... A Paris, tout le monde peut lire... » Mon beau-père fait entendre de la pièce voisine un de ces rires bruyants... Au même instant le sifflet d'une locomotive retentit dans la gare de la ville, près de chez nous. C'est le train pour Paris qui arrive. Ma mère s'est levée tout en pleurant; elle cherche quelque chose dans un tiroir, de l'armoire et court après moi.

Elle tient à la main son bas de laine qu'elle met dans la mienne... Je sais ce que cela veut dire... Non, je n'irai pas à pied à Paris... je prendrai le train qui va partir... et j'aurai encore de quoi vivre quelques mois... Le bas de laine est pesant...

— Laissez ce temps-là et arrivez au présent... Est-il lourd encore le bas de laine?

— Non... C'est grâce à lui que j'ai pu gagner mon brevet.

— Comment vivez-vous maintenant?

— De temps en temps ma mère m'envoie ce qu'elle peut... Je vis difficilement :

il y a des jours où je manque du nécessaire... J'ai faim.

— Est-ce pour cela que vous êtes malade?

— Oui, un peu; mais d'autres angoisses plus grandes me tourmentent.

— Lesquelles?

— C'est ce que je ne saurais dire... Et voilà ce qui augmente ma souffrance. J'envie les malheureuses qui connaissent leur chagrin... Si grand qu'il soit, elles peuvent en parler... Heureuses celles qui disent : « Je souffre, voici pourquoi... » Elles se reposent dans leur douleur... elles ont le droit de pleurer... La cause de ma douleur m'est inconnue... C'est en moi-même comme une affreuse sensation de vide...

III

En entendant ces dernières paroles, je n'eus qu'une pensée : « Elle a faim, il faut

« drait qu'elle mange!... » Je cherchai dans tous les coins de son logis quelques vivres pour lui venir en aide. Rien dans le placard, rien non plus dans le tiroir ouvert de la commode. M'éclairant de la flamme d'une allumette, je pus, à la fin, découvrir dans la petite cuisine un morceau de gruyère, quelques figues sèches et un paquet de biscuits anglais... Ce n'était pas cela que réclamait l'état de Betsy. Je descendis à la loge de M^{me} Dubois, et peu d'instants après, je remontais l'escalier en compagnie de la vieille femme, qui apportait dans ses mains un bol de tapioca.

Betsy dormait encore et sa parole s'éteignait dans un bourdonnement sourd. Nous la réveillâmes doucement — ainsi qu'il faut réveiller les *sleepwalkings*.

— Ah! Robert! Vous ici! s'écria-t-elle.

— Allons! ma petite dame, dit la concierge, approchant de ses lèvres une cuillerée de potage.

Betsy but peu à peu, cédant machinalement à ces injonctions.

Et voyant le liquide baisser graduellement dans le bol, je me disais : « le vide se comble. »

Bientôt je pus m'apercevoir que *le vide* de Betsy n'était pas celui-là.
